

62 MERCURE DE FRANCE.

Au doux printems on te voit naître ,
Pour ravir & charmer nos sens ;
Bientôt l'on te voit disparaître
Sur l'aîle rapide du tems.

Rose brillante , ta verdure
Embellit encor tes attraits ;
La simple & légère parure
A la beauté donne des traits.

Souvent une traîtresse épine
Nous rend tes appas moins charmans
D'une belle , l'humeur chagrine
Dépare ainsi les agrémens.

Du Sud les brûlantes carettes
Forcent ton sein d'épanouïr ;
Les feux de la vive tendresse
Entr'ouvrent son cœur au plaisir.

On voit sans cesse ton feuillage
Frémir au souffle du zéphyr ;
Une belle est aussi volage
Livrée aux élans du desir.

Des vents ennemis , un orage
Flétrissent ton vif incarnat ;

SEPTEMBRE. 1770. 63

De la fièvre ainſi le ravage ,
D'une belle ternit l'éclat.

Souvent une abeille ſauvage
Butine tes douces faveurs ;
Souvent une belle peu ſage
Devient en proie aux raviſſeurs.

Roſe, ton parfum nous moleſte
Quand nous le respirons trop fort ;
Une belle devient funeſte
Pour qui ſ'y livre avec tranſport.

Par M. Pinaudier , Abonné au Mercure.

D I A L O G U E

Entre COLBERT , RACINE & LE BRUN.

C O L B E R T .

ENFIN , je retrouve deux de mes amis.

R A C I N E .

Et deux de vos obligés.

C O L B E R T .

Mélas ! je marquai le même zèle pour

64 MERCURE DE FRANCE.
toutes les professions. Les gens de lettres
parurent seuls en être reconnoissans.

L E B R U N.

Je vous réponds aussi des peintres.

C O L B E R T.

Peut-être Girardon me répondroit-il
aussi des sculpteurs, & Mansard des ar-
chitectes ; mais tout cela ne fait point
nombre dans un état peuplé de vingt mil-
lions d'habitans.

R A C I N E.

Vous savez que la destinée du grand
nombre est d'être toujours éclairée & con-
duite par le petit. Le Peuple croit sous
votre administration comme il fera sous
celle de bien d'autres. Vous réunissez
maintenant tous les suffrages. Nul hom-
me en place ne nous intéressera jamais
inutilement à sa réputation.

C O L B E R T.

J'avoue que la mienne est bien établie ;
mais vous savez que je n'épargnai rien
pour mériter vos éloges.

R A C I N E.

¶ Aussi ne vous furent-ils point épargnés ;

SEPTEMBRE. 1770. 69

Si nul de nous ne se fût montré juste à votre égard, la France entière seroit encore injuste envers vous.

C O L B E R T.

Il faut convenir que les ministres sont bien mal jugés par le Peuple.

R A C I N E.

Il ne juge guères mieux d'abord ceux qui perpétuent la réputation des ministres. Notre art est, sans contredit, le plus difficile de tous les arts. C'est pourtant celui qu'on apprécie le plus légèrement. Tel qui n'eut jamais les premiers principes de sa langue maternelle, qui n'en connut jamais ni la marche, ni les fines-
ses, ni les ressources, ni le véritable génie, juge impitoyablement les meilleures productions; proscriit tout ce que son ineptie ne lui permet pas d'entendre, & laisse échapper tout ce que la grossièreté de son tact l'empêche de saisir. J'ai vu quelques couplets de Pont-neuf ridiculiser la meilleure de mes tragédies. Ils étoient dans toutes les bouches, & les vers de Phéde ne se trouvoient dans aucune. Il est vrai que le petit nombre des connoisseurs parvint à ramener le grand nombre des ignorans à son opinion; Phé-

dre est aujourd'hui citée parmi les chefs-d'œuvres du théâtre ; mais la discussion de ce procès fut longue , & je mourus avant qu'il pût être terminé.

C O L B E R T.

Voilà ce que j'éprouvai moi-même. Croyez qu'il y a encore moins de connoisseurs en politique & en administration qu'en littérature. Je trouvai la France épuisée ; sans industrie , sans marine , sans argent. Il falloit tout créer & j'y réussis. J'encourageai les arts , les manufactures , le commerce. En peu de tems nos vaisseaux couvrirent les deux mers & nos flottes y rétablirent l'équilibre ; souvent même elles y donnerent la loi. La France devint le magasin de l'Europe & le-modèle des autres États. Quelle fut ma récompense ? Il avoit fallu puiser chez la nation une partie d s avances qu'exigeoient ces établissemens. Elle avoit voulu n'y point contribuer & en recueillit tous les fruits. Elle regretoit des dépenses nécessaires qui lui procuroient le superflu. L'étranger me combloit d'éloges & le François de malédictions. Je n'eus pour amis que le monarque dont je secondois les grandes vues , & quelques particuliers dont je mettois au jour les talens. Le res-

S E P T E M B R E. 1776. 67

te de la France en usoit envers moi comme un maître impérieux envers son économe : il jouit, sans examen de l'accroissement de ses revenus, & chicanne toujours sur les mémoires.

L E B R U N.

Pour moi, je n'eus qu'à me louer & du chef, & des grands & de toute la nation. J'en excepte quelques artistes jaloux, à qui je le rendis bien.

R A C I N E.

Le grand nombre vous rendoit justice, parce qu'il n'osoit pas vous juger. Votre art tient à des procédés qui semblent tenir de la magie. Il entre encore plus de magie dans le nôtre ; & tout le monde se croit initié dans nos secrets. Quelle peut être la raison de cette circonspection d'une part, & de cette présomption de l'autre ? C'est qu'on ne rougit point d'avouer qu'on n'est pas peintre ; & qu'on rougiroit d'avouer qu'on a peu d'esprit.

C O L B E R T.

Et voilà encore ce qui suscite aux ministres tant de frondeurs. Tel, qui n'est pas même capable de régir sa maison, se croit propre à gouverner un état. On nous

66 MERCURE DE FRANCE.

juge sur les détails & non sur l'ensemble. On oublie que, dans le jeu d'une grande machine, le plus habile mécanicien ne peut donner le même ascendant à toutes les parties; qu'il en est toujours quelques-unes dont l'emploi est subordonné à d'autres, & que c'est de la supériorité de ces dernières que dépend la force & l'accord du mouvement général. Chaque citoyen se regarde comme un être isolé; il compte pour rien le corps dont il n'est que simple membre. Celui qui se croit tant soit peu lésé se plaint; celui qui profite de nos opérations garde le silence. Heureux même s'il ne murmure pas comme les autres.

R A C I N E.

On supporte aisément les murmures quand on est le maître. Vous l'étiez, ou du moins, vous n'en aviez qu'un à satisfaire, & celui-là vous rendoit justice. Ma destinée fut bien différente; j'eus autant de maîtres que j'avois d'auditeurs. Vous faisiez le sort de la multitude, & la multitude faisoit le mien. Je fus toujours en bute à deux partis. D'un côté, l'on me blâmoit d'avoir fait mon Hippolite amoureux, & l'on m'eût sifflé, de l'autre, si j'en eusse fait un philosophe.

SEPTEMBRE, 1770^{et} 69

LE BRUN,

Pour moi, j'ai toujours bravé la multitude & souvent même les connoisseurs. Je ne consultai que mon génie & je m'en trouvai bien. J'ai laissé plus d'une fois subsister des défauts qui ne m'échappoient pas. Je m'apperçus bien, par exemple, que ma fameuse Madeleine avoit le pied trop grand. Je pouvois y remédier, & je ne daignai pas le faire. *On verra, dis-je alors fièrement, que c'est un homme qui l'a peinte.*

RACINE.

C'est ce que devoit se dire l'homme de génie dans ses productions, & l'homme en place dans sa conduite. On risque d'obtenir peu de suffrages quand on les ambitionne tous. C'est l'apologue de Malherbe à Racan. J'aurois vécu plus heureux si j'eusse été moins sensible aux observations.

COLBERT.

J'aurois vécu plus heureux, si j'eusse moins ambitionné les éloges.

L E B R U N.

Je vécus heureux, parce que je me mis au-dessus des unes & des autres. Je fus comblé d'honneurs & de biens durant ma vie, & l'on m'érigea un superbe tombeau après ma mort.

R A C I N E.

Il n'existe à ma gloire d'autre monument que mes ouvrages.

C O L B E R T.

On m'envia presque l'honneur d'être enterré.

R A C I N E.

Le tems a tout remis à sa place. On nous rend aujourd'hui justice à tous trois. Le sort des plus grands hommes est d'être toujours mal appréciés de leur vivant. Le sort du vulgaire sera de n'admirer jamais complètement que ce qu'il n'ose apprécier.

Par M. de la Dixmerie.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure d'Août 1770, est *Château en Espagne* ; celui de la seconde est l'*Amour* ; celui de la troisième est *Mule*, chaussure ; celui de la quatrième est *Année*. Le mot du premier logogryphe est *Mai*, où se trouve *ami*. Celui du second est *Marron*, où se trouvent *marron châraigne*, *marron attrifce*, *Maron*, surnom de Virgile, *marron d'Inde*, *Marron* le reste des Maures ou Sarrasins restés dans les Alpes, *maron* de cheveux, *or*, *an*, *roman*. Celui du troisième est *Catastrophe*, où se trouvent *Até*, déesse du mal, *Rose*, *sator*, *porte*, *astre*, *Aête*, *re*, *or*, *rat*, *carte à jouer*, *pâte*, *aste*, *crote*, *roc*, *port*, *pré*, *sara*, *tort*, *char*, *Capet*, *Aphetor*, *haras*, *carpe*, *chape*, *ha*, *sec*, *arc*, *chat*, *capot* & *trop*.

É N I G M E

Js suis au bal, au spectacle, à l'église ;
 Tantôt en feu, quelquefois en chemise,
 Volontiers j'assûte au sermon ;

72 MERCURE DE FRANCE!

Chez le Roi , le Duc , la Marquise
Je suis au milieu du salon ,
Quelquefois je me dépaïse
Chez le bourgeois du plus haut ton :
Je suis dessus l'habit d'un petit maître ,
Jaloux de briller , de paroître ,
Ce n'est point là mon seul destin ;
Des maux je suis l'origine & la fin.
Trop répété je mis au tombeau votre ancêtre :
Comptez-moi jusqu'à trois , jusqu'à cinq , peut-être ,
Jeune Hébé , je vois ton printemps ,
Ces appas encor séduisans
Dont brille la jeunesse
A l'âge de quinze ans ;
Passé cela je mène à la vieillesse.

Par M. de Vat.

A U T R E .

Je dois mon être à plus d'une substance :
Trois , d'un commun accord , me donnent l'existence.

Je

Romance de M.^r Albancse !

Septembre.
1770.

Au bord d'une fontai - ne, Tir -
- cis brulant d'a - mour, Con - tait
ains - si sa peine Aux echos d'a - len -
- tour Fe - li - ci - té pas - sé - e Qui
ne peut re - ve - nir , Tour -
- ment de ma pen - sé - e Que
n'ai - je en te per - dant , Per -
- du le souve - nir !

72 Ml

Chez

Je sui

Quel

Chez

Je suis t

Jalou

Ce n'e

Des ma

Trop répi

Comptez-t

Jeune

Ces a

Do

A l'

Passé



Je dois m

Trois, d'us

R

Je tiens de celle-ci toute ma fermeté ;
 Je dois à celle-là ma flexibilité ;
 La troisième me sert à décorer ma tête ;
 Et je ne serois pas , sans elle , de défaite.
 Je suis maigre de corps , je suis long , je suis
 court ,

Sans chaîne ni jalons je mesure le cours.

Souvent aux curieux j'envoie une dragée

Qui peut les mettre au lit pour plus d'une journée :

Je ne suis bon à rien , si je suis en repos ;

Un violent , par moi , peut causer de grands
 maux.

Si je suis nud , alors je n'ai plus qu'un principe ;

Ton linge me connoît , il fait que je le fripe.

Devine , si tu peux , tu n'avois pas vingt ans ,

Que , déjà , je serois à tes amusemens.

Par Mde Jannet de Laon.

A U T R E A N G L O I S E .

THO Large my Belly , yes no Guts I have
 Grafs I don't eat , and meat I never Crave
 My Colour's sometimes Jirty , sometimes fresh

D

74 MERCURE DE FRANCE.

And Now and then, J'm stuff'e with bones &
flesh

Sake, cave for in my tail J Beara sting.

Can prick & Draw the Blood Like amy thing.

By M. G.

Imitation Française.

Même forme & même grandeur

Me rendent semblable à ma sœur.

Dans des corps assez grands, nous n'avons point
d'entraille ;

Nous servons le marquis ainsi que la canaille.

Quoi qu'avec assez d'embonpoint,

On nous nourrit de peu, car nous ne mangeons
point.

Toujours de chair & d'os notre panse est remplie,
Et c'est pour bien courir qu'on nous donne la
vie :

Mais, malgré notre activité,

Le mouvement n'est pas notre partage,

Nous avons pour tout appanage,

Force, noirceur & dureté.

C'est trop développer notre être.

Prends garde , ami lecteur , que pour mieux nous
connoître ,

Tu n'approches trop près ; il sort de notre flanc
Un éguillon pointu qui pique jusqu'au sang.

Par M. A-a de Marseille.

L O G O G R Y P H E.

Je suis , mon cher lecteur , un meuble très-utile,
Lorsque je sors des mains d'un ouvrier habile.
Tu me vois rarement chez l'humble payfan ;
Toujours chez le seigneur , souvent chez l'arti-
fan.

Je suis d'un grand secours à celui qui voyage ,
Et je donne sans cesse à réfléchir au sage ,
Puisque j'offre à ses yeux le terrible moment
Qui réduira son corps dans la nuit du néant ;
Pour que tu puisses mieux encor me reconnoître ,
Je vais dans un instant décomposer mon être.
J'existe sur six pieds , & t'offre tour-à-tour
Un métal précieux , objet de ton amour ;
De tous les élémens celui le plus perfide ;
Une divinité de nos jours fort avide ;

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

Le mot dont tu te fers pour désigner quelqu'un ;
Une note, un poisson en Provence commun ;
Un synonyme ancien, un tribunal à Rome.
Te le dirai-je encor, un excrément de l'homme ;
La ville du St Pere, un endroit aéré,
Et pour finir enfin, un siège révééré.
Une fois chaque jour tu me donnes la vie,
Lecteur, si tu me tiens nomme moi, je t'en prie.

Par M. B. . . . à Clermont en Auvergne.

A U T R E.

PERCHÉ sur quatre pieds, ils forment tout mon
être ;
Sors de chez toi, lecteur, tu me verras paroître :
Si tu tranches mon chef je n'offre rien de beau,
Et deviens un objet gissant dans ton tonneau.

Par le même.

ÉNIGME LOGOGRAPHIQUE.

FAITE pour contenir un fluide élément,
 Non vraiment,
 Je ne serai pas sitôt prête
 A recevoir & loger dans mon sein
 Un essaim ;
 Il faudroit pour le coup avoir perdu la tête.

Par M. Courtat, de Troyes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Histoire des variations des Eglises Protestantes ; défense de cette histoire, avertissement aux Protestans, & instructions pastorales, sur les promesses de J. C. à son Eglise ; par Messire Jacques-Benigne Bossuet, évêque de Meaux, conseiller du Roi en ses conseils, & ordinaire en son conseil d'état, précepteur de Mgr le Dauphin, &c. 5 vol. in-12. A Paris, de l'imprimerie de L. Cellor, rue Dauphine.

Le grand Bossuet pensoit qu'ou des meilleurs moyens pour ouvrir les yeux

78 MERCURE DE FRANCE

aux Protestans étoit de leur faire connoître l'origine & le progrès de leur religion prétendue réformée. Les variations dont il fait l'histoire ne sont pas celles des docteurs particuliers, mais celles des Églises entières. Ces variations se trouvent dans leurs confessions de foi & dans tous leurs autres livres qu'ils appellent symboliques. La nouvelle édition de l'histoire de ces variations est augmentée d'une préface très-bien faite & très-instructive contenant l'histoire littéraire des ouvrages de M. Bossuet. L'éditeur donne une idée juste & substantielle de la doctrine renfermée dans ces ouvrages, & procure par ce moyen aux lecteurs l'avantage de les lire avec plus d'intérêt & de tirer de cette lecture plus d'utilité. Cette nouvelle édition est encore enrichie de la défense des variations, d'un avertissement laissé imparfait par M. Bossuet, & de deux instructions pastorales du même sur les promesses de J. C. à son Église, ouvrage traitant les mêmes matières que l'histoire des variations. Cette nouvelle édition doit donc être regardée comme supérieure à toutes celles qui ont paru; elle a d'ailleurs été revue sur un exemplaire corrigé par M. Bossuet lui-même.

S E P T E M B R E. 1770. 79

Leçons de Mathématiques ; par M. l'Abbé de la Caille , de l'académie royale des sciences , de celles de Petersbourg , de Berlin , de Stockholm , de Gottingue , & de l'institut de Bologne ; professeur de mathématiques au collège Mazarin. Nouvelle édition , augmentée de la résolution des problèmes indéterminés , d'une introduction à la théorie des équations des degrés supérieurs , de la méthode inverse des séries , du calcul analytique des logarithmes , de nouveaux élémens de géométrie , de trigonométrie & de sections coniques , de la description de plusieurs autres courbes , & des principes du calcul différentiel & du calcul intégral. Par M. l'Abbé Marie , de la maison & société de Sorbonne , censeur royal , ancien professeur de philosophie au collège du Plessis , professeur de mathématiques au collège Mazarin ; volume in-8°. A Paris , chez Desaint , libraire , rue du Foin.

Les élémens de mathématiques du savant Abbé de la Caille devenus plus complets par les soins de M. l'Abbé Marie , seront d'une utilité encore plus étendue

Div

& en même-tems plus satisfaisante pour ceux qui s'adonnent à l'étude des sciences abstraites. Les démonstrations qui exigent un peu de contention d'esprit sont dans cette édition imprimées en petits caractères, en sorte que ceux qui ne veulent apprendre que les premiers élémens des mathématiques peuvent se borner à ce qui est en gros caractère.

Vie de Nicolas Claude Peiresc, conseiller au parlement de Provence; où l'on trouve quantité de choses curieuses, concernant la physique, l'histoire & l'antiquité. Par M. Requier, vol. in-12. A Paris, chez Musier pere, libraire, quai des Augustins, à l'olivier; Saillant & Nyon, rue St Jean-de-Beauvais, & Dessaint, rue du Foin.

Peiresc, mort en 1638, âgé de cinquante-six ans, étoit un bon physicien, un littérateur profond, un savant versé dans la connoissance de toutes les antiquités, & ce qui est encore plus précieux un citoyen bienfaisant & plein de zèle pour le progrès des sciences & des arts. Tous les savans les contemporains entretenoient avec lui une correspondance directe, & la vie de cet homme illustre

peut être regardée en quelque sorte comme une histoire littéraire de son siècle. M. Requier l'a composée d'après celle que Gassendi nous a laissée en latin. Lorsqu'on a lu cette vie de Peiresc on est moins étonné que ce savant, qui a laissé beaucoup de manuscrits, n'en ait terminé aucun. Les différentes sciences qu'il cultivoit à la fois étoient pour lui autant de maîtresses impérieuses qui lui déroboient tous ses momens. Fort curieux de connoissances physiques, il voyoit fréquemment le médecin Jean Dortoman, homme d'un rare savoir. Ce médecin fit part à son ami d'un fait qui doit un peu troubler ceux qui, ignorant tous les jeux de la nature, cherchent à combattre la possibilité des naissances tardives. Dortoman apprit à Peiresc, qu'il venoit de consulter pour une femme de Beaucaire grosse de vingt-trois mois. « Cette femme, qui est à son second mariage, ajouta-t-il, a eu, du premier, quelques enfans au terme ordinaire. Elle en a eu, du second, trois, dont un de onze mois, un de quatorze, un de dix-huit; & comme ces trois accouchemens, qui ont été dangereux, lui font conjecturer que le quatrième le fera beaucoup, elle